

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

No 29, 2me année

J. M. J.

17 Juillet 1892

# LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —  
— dédiée à la famille

---

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications  
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

---

—:0:0:—

## SOMMAIRE

Comment les mères perdent leur autorité	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Le génie dans le cloître	L. B. L.
Trait édifiant	CISEAUX
Pensées choisies	X X X
Nez, ongles et crachats	F. A. B.
La Seconde Mère	H. G.

---

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTINS

---

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

---

#### DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'invention de fraude.

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

---

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

---

## A l'Œuvre et a l'Epreuve

PAR LAURE CONAN

-:o(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

---

#### NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	.60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## COMMENT LES MÈRES PERDENT LEUR AUTORITÉ

Les une perdent toute autorité sur leurs enfants parce qu'elles ne donnent aucune part à la tête dans l'œuvre de la formation de leurs enfants.

Le cœur, c'est une grande chose, mais il faut lui adjoindre la tête. Malheur aux mères qui n'écoutent que leur sensibilité : une larme de colère, de leur enfant, désarme leurs bras, tandis que cette larme tout au contraire devrait activer le mouvement du fouet.

C'est la raison qui dicte ce qu'il faut faire ou dire à un enfant. Le cœur ne doit donc pas empêcher l'œuvre de la raison.

D'autres mères perdent leur autorité, par ce qu'elles ne savent pas comment s'y prendre, elles ne suivent aucune méthode d'éducation, ou mieux elles suivent une mauvaise méthode.

Il ne s'agit plus là des mères *trop sensibles*, comme dans le premier cas, mais des mères ignorantes ou indécises. Les premières manquent d'intelligence, les autres manquent surtout de volonté.

Nous consacrerons un petit article à ces mères imprudentes, imprudentes disons-nous, parce qu'elles ne peuvent que récolter la tempête, après avoir semé le vent.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

## LE GÉNIE DANS LE CLOITRE

Par une magnifique matinée de mai, une fastueuse cavalcade suivait la route qui sort de Madrid du côté de l'est. A voir la richesse des costumes et la beauté des chevaux, on eût dit un cortège princier. L'un des cavaliers se faisait particulièrement remarquer par la somptuosité de ses habits, atténuée et, pour ainsi dire, éclipsée par la distinction de sa personne, comme la matière l'est par l'esprit. Ses compagnons, au nombre de dix tous plus jeunes que lui, se massaient en chevauchant à ses côtés, jaloux de recueillir les paroles qui tombaient de ses lèvres.

Quel était ce brillant cavalier qu'entouraient des cavaliers presque aussi brillants que lui ? Était-ce un roi dont le prestige s'impose despotiquement ?... Non. Mais le génie n'est-il pas aussi une royauté ? Le génie ne porte-t-il pas, lui aussi, un sceptre dont les hommes subissent avec amour l'empire souverain ?.....

— Maître ! dit Van Dyck, où dirigez-vous notre promenade, ce matin ?

Patience ! répondit Rubens, en souriant, patience ! mon Van Dyck !... Si l'on ne m'a pas trompé, je vous ménage à tous une surprise !.....

La troupe s'engagea bientôt dans un chemin de traverse, bordé de grands arbres formant une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Au bout d'un quart d'heure de marche, nos cavaliers débouchèrent sur un plateau découvert d'où l'œil embrassait une perspective admirable.

— Quel éblouissant paysage ! s'écria Jacques Jordaens avec impétuosité.

— Oh ! la nature !... la nature !... voilà le grand maître !... dit Rubens d'un ton solennel.

— Oui, la nature... la nature et Rubens ! ajouta Van Dick en jetant au maître un regard où se peignait son ardente admiration.

— Petit flatteur !... se contenta de répliquer le noble artiste

avec distraction et l'œil perdu dans l'horizon immense. Puis, sortant de sa rêverie et s'adressant à tous :

— Mes amis, dit-il, voyez-vous, entre la cime de ces arbres, surgir là-bas la pointe d'un clocher ? Voilà le but de notre excursion matinale. Marchons !

Les cavaliers pressèrent le pas de leurs montures. Rubens était redevenu songeur, et les disciples, pieux courtisans du génie, respectaient le silence du maître.

A quoi songait-il ? Nous le donnons en cent à M. Courbet. Ah ! dans ces temps moins éloignés de nous par la distance que par les mœurs, l'artiste n'acceptait pas le mandat de renverser les colonnes triomphales : c'était à d'autres négociations que s'employait le génie, quand on le priait de se faire ambassadeur !.....

Nos cavaliers, arrivés à destination, après avoir attaché leurs chevaux aux solides barreaux d'une grille, avaient pénétré dans la chapelle d'un monastère. Alors c'était aux sources vides que les artistes puisaient leurs plus belles inspirations. L'homme alors, si grand qu'il fût par la renommée, se faisait gloire d'humilier son génie devant l'auteur de tout don parfait.

Rubens et ses compagnons s'agenouillèrent donc en entrant dans le saint lieu. Après une courte prière, le maître se leva et, faisant signe à ses disciples de l'attendre un instant, il alla droit au grand autel. En ce moment les religieux, après avoir récité l'office du matin, sortaient de la chapelle avec recueillement. Un seul d'entre eux resta après les autres ; c'était le prieur. Abimé dans l'oraison, il ne s'était pas aperçu de l'arrivée des étrangers.....

— O mes amis ! s'exclama tout à coup Rubens, venez tous ! venez et admirez avec moi !

En un clin d'œil, Jacques Jordaens, Van Thulden, Van Dyck et quelques autres furent réunis autour du maître.

— Voyez, dit celui-ci en désignant d'un geste fiévreux une toile fixée au-dessus du tabernacle.

Les disciples restèrent comme frappés d'une vision éblouissante. Le tableau représentait la *Mort d'un moine*. On ne

savait ce qu'on devait admirer davantage, de la majesté de l'ensemble ou de la perfection des détails, mis en relief par l'irréprochable hardiesse du dessin et la splendeur du coloris. Après quelques instants d'une muette contemplation :

— Quel est l'auteur de cette merveille ? demandèrent quelques voix. Cette exclamation collective accentuée par une impatiente curiosité que modérait à peine le respect du saint lieu, arriva comme un murmure confus jusqu'aux oreilles du prier.

— Il y avait un nom au bas du tableau, dit Van Thulden, mais voyez : on l'a soigneusement effacé !

— C'est vrai, répliqua l'impétueux Jordaens, quel est donc le pigmée qui a osé porter une main profane sur l'œuvre du géant ?

Rubens, cependant, laissant ses disciples à leur indignation généreuse, s'était dirigé vers le religieux.

— Mon Père, dit-il en l'abordant avec une respectueuse vivacité et en désignant le tableau, de grâce, nommez-nous l'auteur de ce chef-d'œuvre incomparable !

Le moine tressaillit visiblement, puis, dominant son émotion, il répondit :

— Le peintre n'est plus de ce monde.

— Quoi ! il est mort, dit Rubens, tandis que ses compagnons de route se rapprochaient discrètement ; il est mort, et personne ne l'a connu ? il est mort, et personne ne redit son nom qui doit être immortel..... son nom devant lequel pâlirait le mien ?..... Et cependant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, cependant, mon Père, je suis Paul Rubens !

A ce nom, le pâle visage du prier s'illumina d'une lueur étrange. Il attacha sur Rubens un regard où se révélait plus que de la curiosité. Mais cette exaltation soudaine tomba presque aussitôt. Il baissa les yeux, croisa ses bras sur sa poitrine et répéta :

— L'artiste n'est plus de ce monde.

— Mais son nom, mon Père, son nom, pour que je puisse l'apprendre à l'univers, pour que nous puissions tous lui décerner la gloire qui lui est due !....

Et Rubens, Van Dyck, Jacques Jordaens, Van Thulden et les autres entouraient le prier, le suppliant de leur nommer l'artiste inconnu. Le moine tremblait, tous ses traits exprimaient visiblement une violente lutte intérieure ; ses lèvres, convulsivement contractées, semblaient prêtes à révéler un secret.

— Ecoutez-moi, dit-il, vous m'avez mal compris... Je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'est plus du monde, mais je n'ai pas voulu dire qu'il fût mort.

— Oh ! il vit, il vit ! dit Rubens.

— Alors son nom, son nom, faites-nous-le connaître !

— Il a renoncé aux choses de la terre ; il est dans un cloître...

— Dans un cloître, mon Père, dans un cloître ?..... Oh ! dites-moi vite dans lequel, car il faut qu'il en sorte !..... Dieu lui a donné une mission, une mission sublime ; il faut qu'il l'accomplisse !... Indiquez moi l'asile où il se cache et j'irai l'en retirer pour lui montrer la gloire qui l'attend !

— Mais s'il résiste ? objecta doucement le prier.

— S'il résiste, je lui ferai ordonner par notre Saint-Père le Pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux ! Le Pape m'aime, mon Père, soyez sûr qu'il entendra ma prière...

— Eh bien ! je ne vous dirai ni son nom ni l'asile où il s'est retiré, dit le moine avec une fermeté inébranlable.

— Le Pape vous en donnera l'ordre ! répliqua Rubens exaspéré.

— Ecoute-moi ! reprit le moine après un silence, au nom du ciel, écoutez-moi ! Pensez-vous que l'auteur de ce tableau, avant de reconnaître que tout ici-bas n'est que mensonge et vanité, n'ait pas senti son cœur saigner mille fois sous l'étreinte des déceptions poignantes ! Qui vous dit que ce qui vous semble, à vous, le comble du bonheur et de l'ambition sur la terre, ne soit pas pour lui poussière et cendre, et néant ?... Laissez-le donc mourir en paix dans la retraite qu'il a trouvée contre le monde et contre lui-même ; plaignez-le, si bon vous semble, mais respectez du moins sa liberté.

— Mais, mon Père, dit Rubens attendri, c'est à l'immortalité qu'il renonce !



Un sourire de compassion célesté effleura les lèvres de l'homme de Dieu, puis, d'une voix grave et solennelle, il répliqua :

— Oui, mais qu'est-ce que l'immortalité... en regard de l'éternité !

En disant ces mots il rabattit son capuchon sur son visage, salua ses hôtes interdits et s'éloigna lentement, sans que ceux-ci songassent à le retenir davantage.

L'illustre Flamand sortit de la chapelle avec son brillant cortège d'élèves, et tous reprirent le chemin de Madrid, rêveurs et silencieux.

L. B. L.

---

TRAIT EDIFIANT

Dans une famille d'ouvriers, la mère envoyant son enfant chez les Frères, lui donnait un peu de pain sec, puis un sou pour s'acheter un fruit quelconque. L'enfant épargnait ses sous et les cachait au fond d'un meuble. La mère les découvrit enfin et dit à son jeune Isidore :

— Ah ! ça, je crois que tu te fais voleur.

— Oh ! ma mère, jamais de la vie,

— Qu'est-ce que tous les sous que je trouve là ?

— Ce sont les sous que vous me donnez : je les ramasse pour...

— Pourquoi faire ?

— Pour..... pour.....

— Explique-toi donc.

— Pour les donner aux pauvres le jour de ma première communion.

CISEAUX.

---

PENSÉES CHOISIES

Ma lyre ne rend qu'une note : Des âmes ! des âmes ! J'ai la passion des âmes.

BARIER, miss. en Chine.

L'oisiveté tue plus de gens que le travail. Le moyen de vivre longtemps, c'est de ne pas vivre inutilement.

MGR DE LA MOTHE.

Sachons attendre : les moulins du bon Dieu broient lentement, mais ils font bonne farine.

Les âmes maîtresses d'elles-mêmes sont les seules capables d'être maîtresses des autres.

Un saint entendit Satan dire à Dieu : " Pourquoi m'as-tu damné, moi qui ne t'ai offensé qu'une fois, tandis que tu sauves des milliers d'hommes qui t'ont offensé tant de fois ? — Dieu lui répondit : M'as-tu demandé pardon une seule fois ? "

Dieu se contente de peu, car il sait bien que nous n'avons pas beaucoup.

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Dieu révèle souvent bien des choses entre un *Pater* et un *Ave*.

P. OLIVAIN.

On vous demande un service que vous ne refusez pas. Doublez-en tout de suite la valeur par l'empressement et le plaisir que vous mettez à le rendre.

LA FAMILLE.

Marie ne se laisse jamais vaincre en libéralité : pour un œuf elle donne un bœuf, c'est-à-dire, que pour peu qu'on lui donne, elle rend beaucoup.

B. GRIGNON de M.

On arrive souvent au *Credo* par le *Confiteor*.

AUG. COCHIN.

Dieu veuille qu'à ma mort je sois secouru par un soupir ou une bénédiction des pauvres.

LE SAINT.

A chaque minute de notre existence, soixante familles pleurent autour de soixante cercueils.

Vaincre ou mourir. Vainqueur ou esclave : pas de milieu. Ou ma passion mourra, ou je mourrai. Ou je perdrai ma passion, ou elle me perdra.

---

NEZ, ONGLES ET CRACHATS

Etes-vous payée, mademoiselle, pour regarder dans votre mouchoir, lorsqu'il y a tout autre chose que des drages dans ce mouchoir ? Ne pouvez-vous pas vous moucher sans cela ? Quelle détestable habitude !

\* \* \*

Pardon, mademoiselle, ce n'est plus à vous que je parle, mais à ce monsieur qui vous fait la cour, sans croire qu'il fait avec vous la paire.

Mon beau monsieur, ce que je n'aime pas chez vous, c'est que vous fassiez en compagnie la toilette de vos ongles.

Le temps pour cela, c'est au lever lorsque vous vous lavez les mains.

\* \* \*

Joseph, évitez donc de cracher ainsi par terre. Vous crachez dans la cuisine, vous crachez dans la salle à manger, vous crachez dans le salon, vous crachez partout. Vous êtes un malpropre. Qu'ai-je dit, vous crachez jusque dans l'église ! Qui nous délivrera de ces cracheurs ?

F. A. B.

---

## LA SECONDE MERE

### VII

Odile en souffrit ; non qu'elle se vit délaissée, mais elle sentait, avec son acuité de perception ordinaire, que son mari éprouvait un désappointement. Elle aussi se résigna, et entre ces époux qui eussent pu être si heureux, il y eut désormais un chagrin dont ils ne pouvaient pas se parler. Ils ne s'en aimèrent pas moins, mais à cause de la pensée qu'ils ne se disaient pas, leur vie fut attristée.

Sur ces entrefaites éclata la tempête de 1870. Dès les premiers jours d'août, Mme Brice emmena Edme avec Jaffé aux Pignons. Yveline était à la Rouvenaye. Richard refusa de quitter Paris, et Odile resta avec lui.

Chacun de son côté fit son devoir, et, lorsqu'on se retrouva après l'horrible tourmente, les hostilités personnelles, les mesquineries des luttes intestines s'étaient effacées, au moins en partie, dans le mélange des douleurs patriotiques et des sentiments de famille, affinés et surexcités.

Odile avait perdu son père pendant le siège, et cette perte très sensible l'avait rendue encore plus sérieuse. Richard insista pour qu'Edme rentrât au lycée dès que les cours y furent organisés, et Mme Brice, très fatiguée, très vieillie par les luttes et les chagrins de l'invasion, resta aux Pignons pour y rétablir l'ordre.

Au mois de juillet, Richard Brice, qui avait accepté une mission diplomatique temporaire à l'étranger, venait de quitter Paris ; Odile se proposait d'aller dans ses terres passer deux ou trois semaines, lorsqu'elle vit un matin arriver Jaffé.

Depuis l'aventure qui avait motivé l'entrée d'Edme au lycée, la jeune femme ne recevait plus les visites du brave homme qu'avec une appréhension secrète. Il était pourtant venu bien des fois sans apporter aucune fâcheuse nouvelle ; mais ce jour-là, les craintes involontaires d'Odile n'étaient pas sans fonde-

ment. Elle s'en aperçut au visage bouleversé du domestique.

— Nous n'avons pas de chance, dit Jaffé, oubliant ses formules ordinaires. Mme Brice n'avait envoyé ce matin porter des effets à M. Edme, et voilà qu'en arrivant au lycée je l'ai trouvé à l'infirmerie.

— Ce n'est pas sérieux ? fit Odile effrayée.

— On n'en sait rien. Il y a tant de maladies dans ce Paris depuis qu'ils ont remué tous les pavés ! Bref, on m'a dit d'avertir monsieur et, s'il était possible, de reprendre le petit, pendant qu'on peut encore le transporter sans risques. Et monsieur qui n'est pas seulement en France ! En voilà une histoire !

— Il faut l'amener ici ! dit promptement Odile.

— C'est la grand'mère qui ne vas pas être contente ! fit Jaffé en tournant et retournant sa casquette. Si par malheur la maladie était mauvaise, et s'il arrivait quelque chose au petit, et en l'absence de monsieur, encore ! on aurait jamais fini de dire que c'est la faute de madame !

Il regarda Odile dans les yeux, comme c'était son habitude dans les circonstances graves.

— Vous êtes sûr qu'on pourrait le transporter aux Pignons ? fit la jeune femme en feuilletant l'horaire des trains.

— Pour ça, j'en réponds ! Il n'est malade que d'hier. Au fond, ce n'est peut-être rien du tout, mais pourtant..... enfin...

— Parlez donc, Jaffé ! il faut que je sache tout !

— On m'a dit dans le quartier qu'ils avaient eu ces jours-ci des cas de variole noir... Il y en a eu pendant le siège, c'est sûr... et il paraîtrait que ça recommence...

Odile avait sonné sa femme de chambre.

— Nous avons juste le temps d'aller le prendre, avant l'heure de l'express, dit-elle. Une bonne voiture, Jaffé, chez le loueur de la rue de Varennes, et ne perdons pas un instant.

Edme fut remis à Mme Richard sur sa demande ; vêtu de ses vêtements de lycéen, étranges sur ce corps grêle, qui grandissait trop vite, alangui par la fièvre, il descendit machinalement les escaliers, et suivit Jaffé sans faire de questions. Il

était déjà très malade, et se laissait aller comme dans l'ivresse.

Après l'avoir installé dans la voiture, Jaffé chercha des yeux Mme Richard, pour la faire monter aussi ; elle vint par derrière et le tira à part.

— Il ne faut pas, dit-elle, qu'Edme me voie. Il ne m'aime pas assez pour que je veuille courir le risque de l'irriter. Montez avec lui ; à la gare, je prendrai un autre compartiment, et à Laroche, nous trouverons bien deux voitures.

Le voyage s'accomplit comme elle l'avait dit. Mme Brice, prévenue par dépêche, les attendait à la gare. Elle frissonna en voyant le visage tiré et bouffi à la fois du bel enfant qu'elle avait vu partir plein de santé si peu de temps auparavant, mais elle ne dit rien. Pour éviter des explications dans un endroit aussi public qu'une gare, Mme Richard ne s'était pas montrée. Elle avait chargé Jaffé d'annoncer en quelques mots sa venue à la grand'-mère.

Lorsque Edme, mis au lit, se fut endormi, en attendant le médecin de la famille qu'on avait mandé, Mme Brice descendit au salon, où l'attendait sa belle-fille.

Pendant la demi-heure qui venait de s'écouler, Odile avait vu surgir bien des souvenirs douloureux, dans cette pièce où elle avait passé, quelques mois auparavant, un des moments les plus pénibles de son existence.

Elle y était revenue de plein gré, après s'être promis de n'y plus rentrer qu'appelée, et elle se demandait si cette fois encore son cœur ne l'avait pas entraînée au delà des limites de la prudence. Qu'aurait fait Richard ? Elle se le demandait dix fois par minute, et ne pouvait s'arrêter à une autre réponse : Richard aurait agi comme elle venait de le faire ; il eût soustrait l'enfant à l'air empoisonné de Paris, et l'eût remis aux mains de sa grand'mère qui l'avait élevé.

Et elle, la seconde mère, bannie de l'existence de cet enfant, qu'allait-elle faire ? S'exposer à de nouvelles insultes ? Pouvait-elle rester, si on ne l'en priait point ? Jaffé venait d'entr'ouvrir la porte, et de loin, à voix basse, il avait jeté à Odile cette phrase, qu'elle se répétait en la creusant de toutes façons :

— Puisque vous avez tant fait que de venir, à présent, madame, faudrait pas vous en aller !

Comme Odile se posait la question pour la millième fois, Mme Brice entra, si pâle, si lente, si différente d'elle-même, qu'Odile en eut pitié. Elle s'avança la main tendue, et sa voix même eut un accent brisé si peu semblable au cristal vibrant des jours passés, que c'était comme la voix d'un fantôme.

— Je vous remercie, dit Mme Brice ; vous me l'avez amené c'est bien... c'est bien...

Odile la regardait un peu surprise ; la main fiévreuse serrait la sienne avec une étreinte amicale.

C'était la première fois, depuis son mariage, que Mme Brice lui parlait avec quelque chaleur.

— Oui,— vous auriez pu le garder, le faire soigner chez vous ; en l'absence du père, vous pouviez...

L'idée n'en était pas venue à Mme Richard ; elle l'avoua tout simplement.

— C'était pourtant...

Mme Brice n'acheva point. Si Odile avait voulu se faire auprès de son mari, elle avait là une occasion facile de jouer un rôle important, et du même coup de rendre à sa belle-mère toutes les mortifications qu'elle en avait reçues, en la tolérant chez elle et en le lui faisant sentir. De telles choses ne se doivent pas exprimer, surtout vis-à-vis de la jeune personne intéressée, et Mme Brice se retint de parler.

— J'ai cru qu'il serait ici en meilleur air et dans de meilleures mains, dit Odile, non sans quelque embarras ; mais si vous vouliez me permettre de rester, madame, je crois que cela vaudrait mieux.

Mme Brice baissa les yeux : certes Odile s'était très bien conduite en lui amenant son petit-fils, mais la prétention de rester gâtait tout.

— Je veux dire, reprit Odile, qui sentait le cœur lui manquer, rester jusqu'à ce que le médecin ait prononcé sur la gravité de la maladie... Si ce n'est que peu de chose, je ne vous importunerai pas de ma présence inutile ; mais si, malheureu-

sement, le caractère du mal prenait de la malignité, mon mari étant absent, il me semble que mon devoir serait d'être près de vous... et près de l'enfant...

Avez-vous averti Richard ? demanda Mme Brice.

Non... je ne crois pas que ce soit utile de le faire avant que nous sachions si ce sera une maladie dangereuse ou une indisposition sans conséquence. La mission de mon mari est d'une telle importance, que je ne ferais scrupule de ne pas lui laisser toute sa liberté d'esprit aussi longtemps que ce sera compatible avec mon devoir d'épouse, — elle s'arrêta un instant, puis acheva — et de seconde mère.

Un silence suivit.

— Vous avez raison, dit Mme Brice en se redressant. Alors, voulez-vous monter à votre chambre ? Je crois que le médecin ne va pas tarder à venir.

Quelques journées s'écoulèrent, intolérablement lentes et lourdes. La grand-mère avait installé le jeune garçon dans une chambre voisine de la sienne, dont la porte de communication restait toujours ouverte, et elle ne permettait à personne d'y entrer, excepté à Jaffé, qui avait pris le métier de garde-malade avec la même tranquillité qu'il eût pris les guides de ses chevaux.

La maladie ne se déclarait pas nettement, et le docteur, inquiet, avait déjà parlé d'appeler en consultation un médecin célèbre, afin de dégager sa responsabilité ; la fièvre violente et la prostration d'Edme, qui n'ouvrait plus les yeux et qui ne parlait que pour demander à boire, lui faisaient redouter quelque terrible complication cérébrale. Mme Brice, dès le second soir, avait remis ses clefs à Odile, en la priant de donner les ordres nécessaires ; elle sentait ses forces décroître et voulait lutter quand même ; la jeune femme, heureuse de se voir utile, prit sur-le-champ le commandement du personnel, qui lui obéit d'ailleurs avec une régularité parfaite.



Le soir du quatrième jour, le médecin était parti plus soucieux encore ; si la maladie ne se prononçait pas, on pouvait tout craindre. Odile, qui venait de recevoir de sa bouche cette déclaration, en le reconduisant, rentra au salon, avec un douloureux sentiment d'impuissance, irritant parce qu'il provenait non de la force des choses, mais de la volonté de Mme Brice. Si elle avait pu entrer dans cette chambre d'enfant fermée pour elle !... Elle eut accepté facilement toutes les peines, toutes les difficultés.

La soirée était lugubre. Des nuages très bas couraient dans le ciel gris, chassés par un vent rapide ; des frissons secouaient l'eau des feuilles sur la terre déjà saturée de pluie : Odile, qui avait refusé les lampes, ouvrit la porte-fenêtre et s'avança sur le perron.

Qu'elle était triste, cette maison, jadis remplie de la turbulence d'Edme ! La mort, elle-même, aurait laissé dans cette demeure moins de sinistre lourdeur, d'appréhensions spectrales. La mort, était un fait accompli, emporte avec elle tout le cortège de silences effrayants, de doutes anxieux, d'intolérables angoisses qui la précèdent. Elle est plus horrible parce qu'elle est sans retour, mais la maison où elle a passé possède un calme douloureux qui repose presque des heures d'attente.

— Que dira Richard ? faut-il le prévenir ? pensait Odile, et son esprit, fatigué de retourner sans cesse la même idée, revenait sur lui-même, comme un animal captif, irrité de se voir condamné à un si étroit espace.

Une rafale arracha des feuilles à un tilleul, et ces épaves de la tempête se mirent à tournoyer et à se poursuivre dans les allées, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de vent les dissipât au loin. Odile tressaillit et rentra. Elle ferma la porte avec une hâte craintive, comme les enfants effrayés par des contes de nourrice, qui, au sortir d'un corridor obscur, reviennent peureusement dans une chambre habitée.

Je suis lâche ! se dit-elle. C'est cette inaction, cette inutilité qui me pèsent...

Elle s'approcha de la cheminée afin de sonner pour avoir de la lumière ; pendant qu'elle traversait la vaste pièce, de petits frissons d'épouvante lui passaient sur les épaules. Elle n'osait pas regarder du côté des fenêtres encore éclairées par la pâle clarté ; il lui semblait que, dans le cadre obscur, elle allait voir quelque apparition redoutable se dessiner sur le fond grisâtre.

Avant qu'elle eût atteint le cordon de sonnette, la porte s'ouvrit, et quelqu'un entra. Odile, malgré elle, poussa un léger cri d'effroi.

— Madame Richard, vous êtes là ? fit la voix de Jaffé, modérée à dessein.

— Oui, Jaffé, qu'y a-t-il ? répondit Odile sur le même ton, en s'avançant rapidement vers lui.

— Il y a qu'on va avoir besoin ici de quelqu'un qui ait la tête solide et la main légère...

— Parlez, Jaffé, au nom du ciel !

— Le petit a la petite vérole, les premiers boutons viennent de lui sortir...

— Oh ! fit Odile oppressée, l'affreuse maladie !

— Oui, et bien mauvaise... on court après le médecin, pour qu'il revienne le voir..... mais il y a autre chose..... Mme Brice vient de tomber sans connaissance au pied du lit du petit.

Odile fit un mouvement rapide vers la porte. Jaffé continua, sans hausser la voix :

— Sa femme de chambre et moi, nous l'avons mise sur son lit ; on est en train de la faire revenir ; elle a déjà ouvert les yeux une fois ; mais c'est la fatigue : elle n'a pas dormi depuis trois nuits..... Qui est-ce qui va s'occuper du petit, à présent ?

— Moi, dit simplement Odile.

— C'est ce que j'ai pensé, répondit Jaffé avec la même simplicité ; mais il faut pourtant que madame réfléchisse.

— Est-ce que vous croyez que Mme Brice s'y opposerait ? demanda la jeune femme.

— Ça ne ferait rien du tout, parce que Mme Brice, je la

connais : elle va tant qu'elle a des forces, ou plutôt tant qu'elle croit qu'elle en a ; et puis, elle tombe tout à coup, elle prend le lit, et c'est dans ces moments-là qu'on a de la peine à l'en tirer ! D'ici huit jours, pour le moins, elle ne gênera personne, excepté pour la soigner, et encore la femme de chambre est très capable et elle en a l'habitude. Mais ce que je voulais dire, c'est pour Mme Richard elle-même.....

— Moi ? reprit Odile sur un ton d'interrogation.

— Oui ! Madame est jeune, madame est une belle personne, sans manquer au respect que je lui dois, et qui ne me permet pas d'avoir une opinion sur le compte de madame ; mais ce que j'en dis, ce n'est pas pour offenser madame, qui me le pardonnera.....

— Jaffé, dit Odile, je ne comprends pas.

— C'est parce que madame n'y a pas songé, mais c'est la vérité ; et il faut que madame y songe bien auparavant, parce que, à la rigueur, je pourrais soigner le petit tout seul. Mais madame sait aussi bien que moi que la petite vérole, ça s'attrape ! C'est, comme les médecins disent, une maladie contagieuse, et l'on reste défiguré : voilà ce que je sentais qu'il était de mon devoir de dire à madame, en l'absence de M. Richard, qui est un grand malheur ; mais il faut s'en arranger tout de même, puisque M. Richard est absent pour le bien du pays.

J'affé s'arrêta enfin, et le salon, devenu tout à fait obscur, sembla encore plus vaste et plus désert lorsque sa voix honnête et contenue eut cessé d'y résonner. Odile n'y avait pas pensé, c'était vrai ! Elle n'avait pas songé un instant que l'horrible maladie peut laisser une femme méconnaissable... Elle plongea au fond de son être moral, saisit sa conscience à deux mains et la regarda dans les yeux en lui disant : As-tu peur ?

— Peur de quoi ? fit la conscience, qui cherchait à se dérober.

— Peur qu'il ne t'aime plus, si tu restais défigurée, hideuse...

La conscience trembla et n'osa répondre.

# Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(0)—

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centim.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

---

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centim relié 60 centim, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

---

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

---

## Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centim, relié 50 centim.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est à dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centim, et l'exemplaire relié pour 25 centim, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Père.

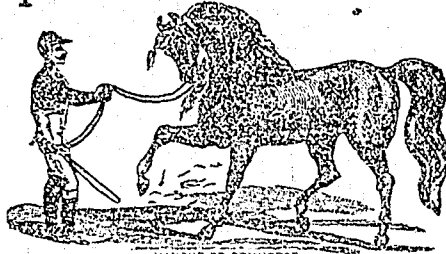
P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

---

## Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centim, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

# Spécifique du Professeur VINK



## REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrèrent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,